

## Le locuteur comme champ de bataille

IUF, 12 mai 2006

[Texte en cours de travail. Tout commentaire est le bienvenu]

*Mots-clé* : non-un, hétérogénéité, fluidité, souplesse, adaptabilité, reconfigurabilité, fluctuation, plasticité, continuum, répertoire, interaction

Le thème fédérateur de cette journée concernant les contacts de langue, mon objectif sera d'explorer ici le fait qu'il y a *contact* sans même qu'il y ait besoin de deux langues, et sans même qu'il y ait besoin de deux (inter)locuteurs.

Je commencerai en rappelant l'anecdote irlandaise donnée par Martin Joos, en exergue de son ouvrage *The five clocks*. Dans la gare d'une petite ville, il y a deux pendules, qui ne marquent pas la même heure. Un voyageur s'étonne, non pas du redoublement d'instruments destinés à indiquer l'heure dans un si petit espace, mais du décalage. Il se voit alors expliquer par un employé : « A quoi ça servirait d'en avoir deux, si c'était pour qu'elles disent la même chose ? » (*Faith, sir, if they was to tell the same time, why would we be having two of them ?*).

A la suite de Martin Joos, je m'amuse à voir là une métaphore de certains fonctionnements de la langue : l'important, ce n'est pas le nombre d'éléments en lice, c'est seulement qu'il y ait du contraste<sup>1</sup>. C'est ce qu'il représente à travers son titre, les cinq pendules étant les cinq styles qu'il identifie en anglais. L'important, pour lui, c'est donc qu'il y ait plusieurs éléments à contraster, peu importe combien. Mais *tout sauf du un*.

### 1. Souplesse et plasticité dans les formes

#### 1.1. Les langues manifestent toutes quelque chose de l'ordre du « style »

Une des leçons de la sociolinguistique, transmise en premier lieu par William Labov, c'est que tous les locuteurs sont « pluri-styles », quelle que soit la langue (d'oralité ou de littéracie), quel que soit le type de société, et quelle que soit la position qu'ils occupent dans une organisation sociale.

Cette caractéristique est à ce point répandue dans l'usage des langues, qu'il y a bien lieu d'en faire une propriété des langues. Je l'appelle *style*, plutôt que *variation stylistique*, car le terme de *variation* apparaît trop fixiste pour exprimer des propriétés qui se manifestent dans une fluidité et dans une plasticité souvent ténues (Gadet & Tyne 2004).

Je préférerais utiliser le terme *variabilité*, qui a l'avantage d'indiquer un processus, donc une dynamique, mais il me semble qu'il n'y a aucune chance de parvenir à l'imposer en tant que concept. Ce qu'il s'agit ici de désigner, c'est une certaine fluidité, fluctuabilité, une constante reconfigurabilité dans les façons de parler des locuteurs. La fluctuation langagière est un constituant fondamental de l'usage du langage, et la représentation de la langue en tant que système clos apparaît très loin de représenter quelque chose des pratiques des locuteurs.

C'est volontairement que j'ai utilisé ici des termes vagues, pour les opposer à ce qu'implique l'ensemble de la série admise comme doxa dans la sociolinguistique : *variation*, *variété* ; *variable* (DU variable ou DES variables), *variante*, sans compter l'absent *invariant*, rarement évoqué. Tel est le cas du moins dans le modèle *variationniste*, qui s'est aujourd'hui largement imposé, au

---

<sup>1</sup> On pensera évidemment à Saussure, que l'on rencontrera dans ce texte en plusieurs autres occasions : ici, c'est la valeur qui est évoquée.

détriment du modèle *variationnel*, beaucoup moins répandu (voir Coseriu 1969). Le terme *style*, grâce à son fonctionnement massif, apparaît préférable à tous ses concurrents (Gadet, *in* Gadet & Tyne).

Une observation récurrente en sociolinguistique évoque le nombre limité d'études concernant cet objet (Bell 1984, ou pratiquement tous les articles dans Eckert & Rickford 2001)<sup>2</sup>. On peut aisément comprendre pourquoi, en constatant la complexité du phénomène, mais on peut aussi penser que les sociolinguistes n'ont pas forcément regardé au bon endroit, ou de la bonne façon, entre autres à cause des occultations imposées par les positions théoriques les plus diffusées.

### 1.2. La notion de répertoire

A côté du terme de *variation stylistique*, la théorie sociolinguistique a produit, à l'initiative de Gumperz, la notion de *répertoire*, qui énumère de quelles *ressources* linguistiques et langagières disposent les locuteurs.

Cette notion n'est pas opérationnelle au niveau de la *langue*, et pas davantage à celui de la *variété*, concept qui ne fait que reconstruire de l'homogénéité à un niveau inférieur à celui de la langue, mais selon le même modèle. Si c'est le locuteur qui est pris comme locus, alors ce n'est pas selon la figure de l'*idiolecte*, qui s'applique au locuteur en isolation. Plutôt la « personne parlante prise dans ses interactions », ou orientation sur les « façons de parler » d'un locuteur (tel sera le développement qu'y apportera Hymes).

Ainsi, l'effet de multiple (ou de non-un) ne provient pas du contact entre plusieurs variétés homogènes, stabilisées, fixées et codifiées, mais de la fluctuation à l'intérieur même de ce qui a été interprété comme des variétés.

La notion de répertoire, comme ensemble de *ressources* (Gumperz, Gal 1987), a une qualité : elle ne se limite pas à une énumération de variétés plus ou moins maîtrisées, mais elle peut permettre la souplesse (la consistance intéressant davantage le linguiste que le locuteur). Mais elle soulève au moins deux points problématiques : 1) le flottement entre niveau de la communauté (ce qui est le cas à l'origine du terme) et niveau du locuteur, celui-ci n'existant pas en dehors d'une communauté ; 2) si la métaphore du répertoire est poussée jusqu'au bout, on aboutirait à un inventaire limité (nécessairement fini), et énumérable.

Une telle conception risque de dissimuler la créativité du locuteur, constamment renouvelée et ne s'appuyant pas seulement sur des ressources répertoriées et listables. Par l'adaptabilité lors de chaque interaction, il peut produire des combinaisons de formes dont il n'a pas forcément la conscience qu'il est capable.

De ce point de vue, le locuteur, quel qu'il soit, n'est pas totalement maître de ses façons de parler.

### 1.3. La reconnaissance du style par les locuteurs/récepteurs

Plaçons-nous maintenant du côté du récepteur, aspect moins souvent sollicité que celui du producteur (au point qu'on ne parle jamais d'un « auditeur natif », dont la compétence est pourtant imaginable).

La compétence de réception est importante, car le locuteur peut moduler tout ce qu'il veut, si le message n'est pas plus ou moins reçu (pas nécessairement d'ailleurs tel qu'il a été « voulu » par l'émetteur), cela ne sert pas à grand chose. Comment s'y prend le récepteur pour situer ce à quoi il a affaire (question qui engage à la fois des connaissances générales sur les ressources de la langue et une contextualisation) ? Il faut qu'interviennent des processus de l'ordre de la catégorisation, de l'évaluation, de l'assignation de découpages. La notion de niveaux de langue les a pensés sous forme d'assignation de frontières, mais une telle représentation apparaît problématique, pour plusieurs raisons :

---

<sup>2</sup> Ceci apparaît de moins en moins vrai : le style devient au contraire aujourd'hui un thème majeur de recherches, entre autre en complémentarité avec les réflexions sur le *genre*.

1) on ne peut pas traiter de la même manière les niveaux du phonique, du lexical, ou du morpho-syntaxique, qui ne sont investis de la même manière ni dans la variation, ni dans la saillance perceptuelle ;

2) tous les faits linguistiques ne sont pas de l'ordre du 1/0 (présence/absence), ni du A/B (concurrence, donc choix) ; mais il existe des faits qui se présentent en continuum, surtout pour le phonique (comme pour les voyelles, mais d'autres points de prononciation sont aussi progressifs) ;

3) tous les faits ne sont pas également investis et pertinents dans l'imposition de jugements linguistiques (certains, surtout en morphologie et en syntaxe, sont surdéterminés par l'attention que leur a historiquement accordée la norme) ;

4) il y a une différence entre des faits strictement distinctifs (qui en deviennent des symboles) et des faits qui ne sont qu'indicatifs (indices).

Or, presque toutes les représentations proposées pour ce phénomène s'inscrivent dans une perspective qui peut en dernière instance être ramenée aux niveaux de langue. Même, d'ailleurs, les pendules de Martin Joos : je n'aime pas la détermination de cinq « styles » caractérisables (ils portent tous un nom), mais je retiens à la fois l'idée de non-un et de contraste, et celle que l'équivalence sémantique ne peut pas être posée *a priori* (elle est à démontrer). Cette intuition que le style est par essence contrastif ou distinctif, et jamais « en soi », sera reprise bien plus tard, par exemple par Irvine 2001.

L'intrication des phénomènes se manifeste à deux niveaux. Le premier est une déconstruction, qui conduit à critiquer une conception en variétés, qui passerait par la nomination, la hiérarchisation et la catégorisation de styles ; et à lui préférer un enchevêtrement et une superposition de formes, d'où l'on ne peut extraire des systèmes fixes délimitables. La représentation en termes de *feuilleterage* chez Nicolai constitue un exemple d'une telle réflexion.

Le deuxième niveau consiste à faire s'affronter deux logiques dans le raisonnement :

- un point de vue structural, selon lequel tout peut être combiné avec tout, et donc où les styles sont en continuum indéfiniment combinable ;

- un point de vue sociolinguistique, qui tient compte du symbolique : aussi bien pour le fonctionnement ordinaire que pour les circonstances de l'acquisition et de l'obsolescence, et pour les comparaisons de langue à langue, il faut bien que le locuteur/récepteur soit susceptible d'intercepter et d'assigner quelque chose.

C'est le deuxième point de vue qui doit l'emporter, mais la reconnaissance du premier permet d'y apporter de la souplesse.

## 2. Pourquoi la fluidité ? Tous en contact, tous pluri-styles, tous bilingues

### 2.1. Un continuum de locuteurs, de l'unilingue radical au bilingue

Dans sa préface à *Languages in Contact* de Weinreich (1953), Martinet donne le fonctionnement de la langue comme un continuum allant de l'unilinguisme au bilinguisme, à travers plusieurs figures de locuteurs (que j'extrapole ici en les interprétant) :

- le véritable unilingue, modèle totalement fictif : c'est le « locuteur natif » dont rêvent les linguistes, en le représentant comme dépourvu de tout ce qui pourrait le confronter à l'existence d'autres langues que la sienne : voir des réflexions sur le locuteur natif dans Coulmas 2001, Berruto 2003, et Encrevé 1988, qui montre que la linguistique, dans des modèles comme la GGT, fonctionne avec l'idée d'un locuteur « unilingue, sourd et illettré » - p. 236) ;
- l'unilingue réel, qui dispose toujours de différents styles, et qui possède un certain savoir, qui peut être plus ou moins important, sur d'autres langues que la sienne ;
- un locuteur d'une variété non standard, capable quand besoin est, de passer au standard ;
- un patoisant, susceptible d'accommoder plus ou moins en direction du standard ;

- un autre patoisant, traitant le standard comme clairement distinct de son vernaculaire, donc pouvant passer au standard<sup>3</sup> ;
- le bilingue, qui a affaire à deux langues reconnues comme distinctes.

On pourrait bien entendu ajouter des nuances dans chacun des types, ce qui donnerait un continuum extrêmement diversifié.

Martinet affirme donc ici que la diversité est la constante des langues telles qu'elles sont parlées, qui commence dans le locuteur même, qu'il va dès lors caractériser comme un « champ de bataille » (battlefield) d'habitudes et de types linguistiques diversifiés.

On peut donc entendre le *style* comme lieu de manifestation d'un savoir linguistique, dont la palette n'est complète que dans la communauté (point déjà établi par Labov), et plus ou moins réparti entre les locuteurs.

## 2.2. Le locuteur comme « champ de bataille »

La métaphore utilisée par Martinet est curieuse : elle apparaît trop forte ou trop violente<sup>4</sup>, et on peut se demander entre quoi et quoi interviendrait quelque chose qu'on pourrait aller jusqu'à qualifier de « bataille » : on pourrait peut-être se contenter de parler de « lieu de tensions », et de compromis instable. Cependant, elle a l'immense intérêt de ne pas isoler le bilingue comme être exceptionnel, bien au contraire, elle a l'intérêt de généraliser le non-un et de permettre un parallèle entre code-switching et style-switching, comme étant au fondement même de l'usage de la langue. C'est avec une telle réflexion que Blom & Gumperz 1972 opposeront le switching situationnel (le setting a changé, donc l'usage de la langue change), et le switching métaphorique (c'est le passage à une autre façon de parler qui modifie la situation, le setting étant demeuré le même<sup>5</sup>).

L'arrière-fond de ces observations est une question à laquelle il n'est pas facile de répondre de façon explicative (Gadet 2004) : pourquoi y a-t-il de la variation dans les langues ; et, en particulier, pourquoi y a-t-il du style ? On ne peut évidemment pas se contenter de dire, comme l'ont souvent fait les sociolinguistes, qu'une société sans variation serait dysfonctionnelle. Car c'est tourner en rond : on le dit dysfonctionnel, car ce n'est pas ainsi que ça se passe.

Plutôt que du côté de la langue ou du système, une réponse est à aller chercher chez des sociologues intéressés à l'interaction, comme chez Goffman (en particulier 1964 ou 1981). Si l'on peut distinguer en effet un locuteur natif d'un non-natif (en supposant que cette distinction ait un sens), c'est en fonction de la capacité du natif à adapter son discours à la situation, à l'interlocuteur, à l'interaction (ce qui d'ailleurs ne veut pas dire qu'un non-natif ne pourra jamais acquérir une telle capacité). On fait ainsi l'hypothèse que les variations seraient un effet du contact et de l'interaction<sup>6</sup>, de l'état naturel des relations des langues entre elles, ou plutôt, bien évidemment, des locuteurs entre eux, car il faut être linguiste pour s'occuper avant tout des langues, et aussi peu du fonctionnement de ces inévitables supports de langues que sont les locuteurs.

<sup>3</sup> Pas d'explication de Martinet, ni sur ce qui distingue ces deux types de patoisants, ni sur ce qui distingue le patoisant du locuteur de variétés non standard. Mais les hypothèses ne manquent pas pour justifier ces distinctions.

<sup>4</sup> C'est bien le destin de toutes les métaphores que d'aider à penser seulement jusqu'à un certain point (il en va de même des pendules de Joos). On apprend ainsi autant en cherchant à partir d'où il faut les abandonner qu'en tentant de les filer.

<sup>5</sup> Je joue ici sur les termes anglais pour éviter de me confronter à la difficulté de traduire « setting », qu'on peut très difficilement en français opposer à « situation ».

<sup>6</sup> Martinet 1953 ne parle pas d'interaction, mais d'*intercourse* (terme anglais). On se souvient que c'est (en français) le terme utilisé par Saussure pour désigner l'une des forces agissant dans la langue, à l'opposé de « l'esprit de clocher ». On peut rapprocher cette tension entre le *même* et l'*autre* de ce qui constitue un thème central de la sociolinguistique, sous diverses formes : *ingroup* et *outgroup* (Gumperz, Labov), ou *pouvoir* et *solidarité* (Brown & Gilman 1960). Cette ligne de réflexion, bel et bien présente dans le texte saussurien, n'a pas été beaucoup exploitée par les sociolinguistes, qui, quand ils parlent de Saussure, s'acharnent plutôt à des réflexions convenues sur l'inadéquation des grands concepts à une réflexion sociolinguistique.

Dans l'introduction de *Forms of Talk* (1981), Goffman se donne comme programme l'exploration de l'intrication de trois phénomènes, qu'il donne ainsi comme fondamentaux :

- la *ritualisation*, qu'il met en rapport avec un intérêt pour l'éthologie : il faut supposer les distinctions suffisamment ritualisées, ou conventionnalisées, pour apparaître pertinentes pour l'autre ;
- le *cadre de participation*, ou tout ce qui concerne les relations entre les protagonistes et la situation ;
- l'*enchâssement* (nous parlons constamment avec les paroles des autres : dans les termes de Bakhtine, on parlerait ici de *polyphonie*).

On peut regarder la fluctuation et la pluralité d'une part, les processus de clôture, d'assignation de catégories, d'impositions de frontières de l'autre, comme étant des processus contradictoires, entre lesquels se fait l'échange langagier. A moins que l'on ne parvienne à concevoir les frontières comme elles-mêmes fluctuantes ou floues.

### **2.3. La linguistique comme machine à (re)construire de l'homogène**

Dans toute cette hétérogénéité observable, la linguistique a passé son temps à percevoir de l'homogène, ou à recouvrir l'hétérogène. L'objectif n'est pas ici de revenir sur la perspective d'une linguistique saussurienne, dont on comprend fort bien les postulats. Mais il y a aussi un temps pour s'interroger sur ce qui est ainsi reconstruit par le linguiste. L'homogène de la langue apparaît en effet faire l'affaire de beaucoup de monde, étant à la fois :

- une évidence pour les locuteurs, qui essentialisent ainsi leurs perceptions ;
- un fantasme pour les linguistes, qui manifestent ainsi qu'ils sont aussi des locuteurs ;
- un souhait pour les politiques, aboutir à un schéma une nation/une langue, regardé comme idéal du modèle de standardisation occidentale.

Une telle homogénéisation (Gadet & Varro 2006) se construit à travers l'intervention d'un certain nombre de processus idéologiques de la part des locuteurs, processus dont le plus fondamental est sans doute le « procès de gommage » (Irvine & Gal 2000), forcément suivi d'autres processus (ré-analyse, ré-allocation de variantes, ou ce que Irvine & Gal nomment iconisation).

*Gommage* : certaines différences linguistiques sont sélectionnées comme saillantes, d'autres sont négligées, au point d'être effacées et oubliées. Ce processus, qui aboutit à de la simplification de représentation, rend certains phénomènes linguistiques invisibles, inobservés, ou évacués dans une rationalisation marginalisante.

*Iconisation* : processus qui investit de signification des stéréotypes sociaux et des pratiques sociales. Des traits linguistiques propres à des groupes sociaux ou des pratiques sont regardés comme des représentations iconiques. Comme si un trait linguistique pouvait exprimer la nature profonde ou l'essence d'un individu ou d'un groupe social, selon une nécessité inhérente.

D'autres processus interviennent, plus fréquemment présentés, comme l'allégeance qu'évoque Martinet (à un état, à un groupe...), qui entre en synergie avec la conscience (*awareness*, qui peut se prolonger par le gommage).

## **3. Un exemple privilégié : la « langue des jeunes »**

### **3.1. Pourquoi s'intéresser à la langue des jeunes**

Le choix des objets d'application permet d'opposer deux types d'orientations qui ont été celles de la sociolinguistique : préférer la diversité (quels sont les locuteurs qui traversent le plus grand nombre de situations ?) *vs* préférer l'épure (les situations n'ont pas besoin d'être particulièrement nombreuses pour être visibles et lisibles).

Nous préférons ici la deuxième option, et c'est pourquoi nous prendrons l'exemple de certains usages du français, habituellement présentés sous le très mauvais terme de « langue des jeunes ». Les jeunes sont généralement regardés comme ne constituant pas un particulièrement

bon exemple pour étudier le style, car les fonctionnalités linguistiques de leur pratique de la langue sont moins diversifiées, en tous cas en comparaison avec les fonctions en œuvre chez les adultes, sources habituelles de l'étude du style (les travaux auront même tendance à préférer des adultes des couches moyennes).

Il apparaît au contraire que les jeunes constituent une excellente zone d'investigation, pour différentes raisons :

- leurs interactions sont certes moins diversifiées, en nombre d'interlocuteurs et en types de situations ; mais elles sont d'une part profondément investies, d'autre part plus facilement lisibles ;
- les discours épilinguistiques tenus par eux sont à la fois plus naïfs et plus transparents ;
- la difficulté de se constituer une identité, et le besoin d'aller la chercher chez d'autres, donnent lieu à du « styling », qui constitue un trait privilégié d'adolescents (Rampton, Sanding & Selting, Eckert).

En fin de compte, si le jeune est considéré comme un mauvais informateur du point de vue du style, c'est encore pour des liaisons liées au UN.

### 3.2. Ce que montrent les pratiques de jeunes

Ce qui est important ici, c'est qu'il y ait de l'autre, de la quête de significations langagières chez les autres. Rampton (1995, 1999) a nommé *crossing* une stéréotypisation par un locuteur ou un groupe de locuteurs d'éléments externes, à des fins dirigées vers une audience, en général le groupe de pairs, donnant ainsi lieu à une négociation identitaire. On en voit des exemples chez Eckert 2000 et 2004, Fagyal 2005, ou chez Kallmeyer 2004, qui regarde, chez des jeunes filles allemandes d'origine turque, l'intégration d'une gamme de turc dans le répertoire, qui comporte aussi un continuum du côté de l'allemand. Il serait vraiment simplifié de présenter leur répertoire comme du turc + de l'allemand + du mélange des deux (code-mixing), car on a affaire à une sorte de continuum, constamment pondérable, allant du turc familial à l'allemand standardisé de l'école.

Cette perspective n'est pas ignorée pour le français, mais le fait est qu'elle ne porte alors pas de nom. Voir par exemple Billiez 1992, sur ce qu'elle a nommé « parler véhiculaire interethnique », ou adoption par un groupe de jeunes de traits de différents niveaux faisant référence à l'arabité : intonation saccadée, articulation constrictive sourde et forte du *r*, interjections arabes comme *zarma* ou *insballah*, ou calquées sur des expressions arabes comme *sur la tête de ma reum*, *sur le Coran*, *sur le Coran de la Mecque*. Mais il n'y a pas de maîtrise réelle de l'arabe, et ces traits sont adoptés aussi par des jeunes qui n'ont aucun autre rapport avec l'arabité.

Léon 1973 avait déjà décrit un tel phénomène d'adoption d'un « accent parisien » par des locuteurs d'un village de Touraine. De fait, ces locuteurs ne font qu'accommoder quelque peu, ce que Léon mesure à travers quatre traits phoniques<sup>7</sup> : affaiblissement des consonnes intervocaliques, postériorisation de l'articulation, pharyngalisation du *r*, et accentuation de la pénultième avec montée mélodique et durée. Les locuteurs qui font usage de ces traits sont en général des hommes, jeunes, de milieu ouvrier, et d'attitude revendicatrice ». Ils accentuent ces traits dans les situations publiques (par exemple au café), et les atténuent au sein de la famille. Léon interprète ce fonctionnement comme un « effort pour faire masculin », un « rejet de l'autre », une « métaphore de la gouaille et de l'exagération » (où il recoupe le stéréotype du *français populaire*, voir Bourdieu 1983). Ce qui apparaît ici important est la recherche d'une référence externe, recherche d'abord spatiale dans l'exemple de Léon, avec un effet social réduit au minimum du fait que c'est dans une classe sociale équivalente à la leur que ces jeunes vont chercher leur référence (un accent populaire de Paris, lieu par excellence de diffusion du prestige

---

<sup>7</sup> On peut faire la remarque que c'est déjà beaucoup, car un seul trait saillant adopté peut parfaitement suffire pour connoter l'altérité.

urbain)<sup>8</sup>. Mais il peut y avoir d'autres cas de figure, puisque l'important, c'est l'ailleurs, ou l'autre. De ce point de vue, les jeunes ne se comportent pas différemment des autres locuteurs.

Quelque chose de ce fonctionnement avait d'ailleurs été perçu par Martinet dans sa préface de 19653, où il pose comme facteur de base une chaîne :

contact, coopération, imitation (ou accommodation), convergence

On peut se demander si les linguistes (et même les sociolinguistes) ne se sont davantage intéressés à la divergence qu'à la convergence. Ce dont je proposerais une interprétation : c'est la divergence qui permet de maintenir les langues comme des entités autonomes, même si c'est au prix d'un modèle de l'autarcie. Et l'on retombe une fois encore sur la fascination pour le Un.

### 3.3. Le « style » n'est alors pas limité au linguistique

Nous ne ferons ici qu'esquisser une réflexion, à partir de la notion de « style communicatif » chez Kallmeyer 2004 (et d'autres Allemands, comme Sandig et Selting – voir davantage de références dans Gadet 2005), mettant en cause aussi toute un ensemble sémiotique : le corps (habillement, maquillage, posture corporelle), la voix, ou les modalités d'occupation et d'investissement de l'espace (Eckert 2004). La notion d'*espace vécu* apparaît aussi d'une grande utilité, surtout en contexte migratoire (voir Krefeld 2002 et 2004).

Phénomène de *badging*, au cœur de la tension entre le un (connaissabilité, conscience, reconnaissance) et le non-un (fluidité, continuum, adaptabilité).

### Conclusion

Le bilinguisme et le style sont tous les deux des effets de phénomènes du même ordre quant au fonctionnement des pratiques de langue, l'effet du contact, processus tellement omniprésent qu'il en devient définitoire de l'usage des langues.

Nous avons ici tenté d'inverser le point de vue qui consiste à marginaliser les bilingues de l'étude de ce que les linguistes pensent qu'ils verront mieux à partir d'un « locuteur natif ». C'est l'opposition entre deux points de vue : partir du simple pour aller vers le complexe, ou point de vue inverse, partir du plus complexe possible. C'est ainsi reconnaître que le bilingue, c'est l'ordinaire : ce sont effectivement eux les plus nombreux au monde, ce qui ne peut que s'accroître à l'avenir avec la poursuite de la globalisation.

Ce que l'on apprend des locuteurs bilingues, tout autant d'ailleurs que des locuteurs reconnus comme pluri-styles, comme le montre le titre de Franceschini 2004 (voir aussi, dans le même recueil, l'article de Lüdi). Or, le linguiste n'est pas toujours prêt à cela, puisque, quelle que soit la diversité des définitions proposées pour le locuteur natif, un point commun est toujours qu'on le recherche comme le plus unilingue possible (Coulmas 1981, Berruto 2003), autant dire toujours plus éloigné des locuteurs effectifs.

Les linguistes ont encore beaucoup à apprendre des bilingues, et pas seulement sur le bilinguisme.

### Références

- BELL Allan, 1984, « Language Style as Audience Design », *Language in Society* 13, 145-204.  
BERRUTO Gaetano, 2003, « Sul parlante nativo », in H. Radatz & R. Schlösser (*a. c. di*), *Donum Grammaticorum. Festschrift für Harro Stammerjohann*, Tübingen, Niemeyer, 1-14.  
BILLIEZ Jacqueline, 1992, « Le 'parler véhiculaire interethnique' de groupes d'adolescents en milieu urbain », in *Des langues et des villes*, Paris, Didier-Erudition, 117-26.  
BLOM Jan Peter & John GUMPERZ, 1972, « Social Meaning in Linguistic Structure : Code switching in Norway », in J. Gumperz & D. Hymes (*Eds*), *Directions in sociolinguistics*. New York: Holt, Rinehart and Winston, Inc: 407-34.  
BROWN Roger & Andrew GILMAN, 1960, « The pronouns of power and solidarity », in T. Sebeok *Ed*, *Style in Language*, Cambridge Mass. MIT Press, 253-76.

---

<sup>8</sup> Dans la problématique des études sur le style, la question a été posée de ce que la cible n'était pas toujours ce qu'elle semblait être : l'audience visée (ou imaginée) peut l'emporter sur l'audience effective. Voir en particulier Bell 1984, qui dans un cadre d'*audience design* repris de Goffman 1981, travaille sur la référence visée par les présentateurs de journaux radiophoniques.

- BUSON Laurence, à paraître, « La variation stylistique chez les enfants de 10/11 ans : une étude exploratoire en contexte français », *Actes du Colloque d'Oxford*, juin 2005.
- COSERIU Eugenio, 1969, *Einführung in die strukturelle Linguistik*, Tübingen, Gunter Narr Verlag.
- COULMAS Florian, 1981, « Introduction : the Concept of Native Speaker », in Coulmas 1981 (*Ed*), *A Festschrift for Native Speaker*, La Haye, Mouton, 1-25.
- ECKERT Penelope, 2000, *Language as Social Practice*, Oxford, Blackwell.
- ECKERT Penelope, 2004, « Variation and the Sense of Place », in *Sociolinguistic Variation. Critical Reflexion*, in C. Fought *Ed*, Oxford University Press, 107-18.
- ECKERT Penelope & John RICKFORD, 2001, *Style and sociolinguistic variation*, Cambridge U. Press.
- ENCREVE Pierre, 1988, *La liaison avec et sans enchaînement*, Paris, le Seuil.
- FAGYAL Zsuzsanna, 2005, « Action des médias et interaction entre jeunes dans une banlieue ouvrière de Paris », *Cahiers de sociolinguistique* 9, Presses universitaires de Rennes, 41-60.
- FRANCESCHINI Rita, 2004, « Weshalb brauchen Linguisten mehrsprachige Sprecher ? », *RAFLA IX-2*, 105-24.
- GADET Françoise, 2004, « La signification sociale de la variation », *Romanistisches Jahrbuch*, Band 54, 98-114.
- GADET Françoise, 2005, « Research on Sociolinguistic Style », in *Sociolinguistics/Soziolinguistik*, U. Ammon *et al* (Hgg), Berlin & New York, Mouton de Gruyter, 1353-61.
- GADET Françoise & Henry TYNE, 2004, *Le style comme perspective sur la dynamique des langues*, numéro 109 de *Langage & Société*.
- GADET Françoise & Gabrielle VARRO, 2006, *Le scandale du bilinguisme*, numéro 116 de *Langage & Société*.
- GAL Suzanne, 1988, « Répertoire » in Ammon *et al*, *Handbuch der Soziolinguistik/Handbook of sociolinguistics*.
- GOFFMAN Erving, 1964, « The neglected situation », *American Anthropologist*. Tr. fr. chez Y. Winkin, *Les moments et leurs hommes*.
- GOFFMAN Erving, 1981, *Forms of Talk*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- GUMPERZ John, 1982, *Discourse strategies*, Cambridge University Press.
- IRVINE Judith, 2001, « Style as distinctiveness », in Eckert & Rickford, 21-43.
- IRVINE Judith & Susan GAL, 2000, « Language ideology and linguistic differentiation », in *Regimes of Language*, Paul Kroskrity *Ed*. Santa Fe: School of American Research: 35-84.
- JOOS Martin, 1962, *The five clocks*, Bloomington, Indiana University Research Center in Anthropology, Folklore and Linguistics, Mouton and Co.
- KALLMEYER Werner, 2004, « Variation multilingue et styles sociaux communicatifs. L'exemple de jeunes migrants turcs en Allemagne », *Langage et Société* 109, 75-93.
- KREFELD Thomas, 2002, « Per una linguistica dello spazio vissuto », in Thomas Krefeld (Hg), *Spazio vissuto e dinamica linguistica*, Frankfurt, Peter Lang, 11-24.
- KREFELD Thomas, 2004, *Einführung in die Migrationslinguistik*, Tübingen, Gunter Narr Verlag.
- LABOV William, 1972, *Sociolinguistic Patterns*, tr. fr. *Sociolinguistique*, 1977, Paris, Editions de Minuit.
- LEON Pierre, 1973, « Réflexions idiomatologiques sur l'accent en tant que métaphore sociolinguistique », *French Review* Vol XLVI-4, 783-9.
- LÜDI Georges, 2004, « Pour une linguistique de la compétence du locuteur plurilingue », *RAFLA IX-2*, 125-35.
- MARTINET André, 1953, Préface à *Languages in Contact. Findings and Problems*, de Uriel Weinreich, vii-ix, The Hague, Mouton.
- MENDOZA-DENTON Norma, 2002, « Language and Identity », in Chambers *et al*, *The Handbook of Language Variation and Change*, Oxford, Blackwell Publishing, 475-99.
- NICOLAÏ Robert, 2001, La « construction de l'unitaire » et le « sentiment de l'unité » dans la saisie du contact des langues, *Langues en contact et incidences subjectives*, in *Traverses* 2, pp. 359-85.
- RAMPTON Ben, 1995, *Crossing : Language and Ethnicity among Adolescence*, London & New York, Longman.
- RAMPTON Ben, 1999, *Styling the other*, Special issue of *Journal of sociolinguistics*.
- SANDIG Barbara & Margaret SELTING, 1997, "Discourse styles", in T. van Dijk *Ed*, *Discourse as Structure and Process*, London, 138-56.
- SCHILLING-ESTES Natalie, 2002, « Investigating Stylistic Variation », in Chambers *et al*, *The Handbook of Language Variation and Change*, Oxford, Blackwell Publishing, 375-401.
- SELTING Margaret, 1997, « Interaktionale Stilistik: Methodologische Aspekte der Analyse von Sprechstilen », in M. Selting & B. Sandig *Ed*, *Sprech- und Gesprächsstile*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 9-43.